

ECOLE DE GUERRE



PROMOTION *VERDUN*

2015 -2016

Etudes sur les forces morales

Commandant Emmanuel Nielly

Sous la direction de

Thierry Widmann

Chargé de recherches au service historique de la Défense

«Le combat est le but ultime des armées, et l'homme est l'instrument premier du combat; il ne peut être rien de sagement ordonné dans une armée, constitution, organisation, discipline, tactique, toutes choses qui se tiennent comme les doigts d'une main, sans la connaissance exacte de l'instrument premier, de l'homme, et de son état moral en cet instant définitif du combat »¹

Le colonel, Charles Ardant du Pic, chef de corps du 10^e régiment d'infanterie de ligne et mort à la tête de son régiment, le 18 août 1870 est considéré comme l'une des références en termes de sociologie militaire. Dans son ouvrage, *Etudes sur le combat, combat antique et combat moderne*, il souligne que l'homme doit être la source de toute réflexion sur le combat. Quittant volontairement la vision stratégique, alors seule clé de lecture des épopées militaires, il pousse le lecteur à considérer l'horreur de la guerre et l'impact psychologique que cela produit sur le combattant. Le premier sentiment qui l'anime est la peur qui le transforme totalement. L'objet de son étude est donc d'analyser cette peur et de voir comment elle peut être prise en compte, atténuée ou à l'inverse catalysée grâce au groupe, à son organisation et aux liens qui unissent ses membres.

La place de l'homme et son comportement dans le combat semblent donc cruciaux pour qui veut comprendre les mécanismes du combat et donc de la guerre. L'étude de l'homme est à la fois celle de l'individu avec ses forces et ses faiblesses mais aussi l'étude du groupe qui a une influence sur cet individu. Le soldat appartient à de multiples groupes concentriques dont les plus restreints revêtent un aspect charnel et les plus lointains un aspect plus symbolique. Les forces morales représentent la sédimentation de la force de caractère des individus avec l'influence des divers groupes auxquels ils appartiennent. Elles représentent la capacité du groupe à frapper quand il le faut, à résister à la pression de l'ennemi et à dompter sa peur. Ce n'est ni le courage qui n'est parfois qu'une réaction à la peur, ni la résilience qui n'est que la capacité à encaisser un choc en retournant à l'état initial. Les forces morales sont tout cela à la fois et bien plus encore. Elles ne se créent pas en un jour. Elles sont le fruit d'une éducation, d'un entraînement, d'une cohésion.

« Qui connaît l'autre et se connaît lui-même, peut livrer cent batailles sans jamais être en péril. Qui ne connaît pas l'autre mais se connaît lui-même, pour chaque victoire, connaîtra une défaite. Qui ne connaît ni l'autre ni lui-même, perdra inéluctablement toutes

¹ Ardant du Pic C. Col. *Etudes sur le combat, combat antique et combat moderne*, Economica, 2004, p7

les batailles » dit Sun Tzu. Tout en s'intéressant aux forces morales de l'adversaire, il ne faut pas omettre d'évaluer les siennes. C'est là l'objet de cette étude. Comment évaluer nos propres forces morales ? Sur quoi reposent-elles dans une société où la tendance est au repli sur soi, au primat de l'éthique sur la morale ? Les relations entre deux sociétés qui s'opposent par un conflit sont basées d'abord sur leurs forces morales avant d'être traduites par l'emploi de la force mécanique ; phénomène amplifié par le dictat de l'opinion dans nos sociétés démocratiques surmédiatisées. Deux événements récents nous invitent à se pencher sur cette question majeure. Le millier de PTSD² suite à l'engagement militaire français en Afghanistan et la réaction larmoyante et victimaire suite aux attentats en France en 2015. La nation française et l'armée qui la défend ont-elles des forces morales à la hauteur des enjeux auxquelles elles font face ?

Il est d'abord nécessaire de se pencher sur le cas de l'homme, seul, face à la peur générée par le combat. La gestion de la peur, à la fois la sienne mais aussi celle de l'ennemi, est la première clé de compréhension du comportement de l'homme au combat. Ensuite, il faut replacer l'homme dans un contexte, dans une organisation, afin d'identifier les effets que ces structures peuvent avoir sur ses forces morales. La structure est généralement faite pour pondérer les effets néfastes de la peur alors que l'environnement ou l'éducation peuvent en être des catalyseurs. Enfin, l'étude des forces et des faiblesses morales du soldat français contemporain dans son armée et sa nation peut apporter quelques éléments de réflexion sur la force de la France aujourd'hui.

² PTSD : Posttraumatic stress disorder. Le syndrome post-traumatique est un trouble anxieux sévère qui se manifeste à la suite d'une expérience vécue comme traumatisante avec une confrontation à des idées de mort

1.1 L'homme comme acteur et cible

L'homme est l'origine, le moyen et la fin de tout conflit. Les raisons, quant à elles, peuvent être de tous ordres : politique, énergétiques, territoriales... Il en est l'origine car l'émergence et la fin d'un conflit reposent sur des décisions qui sont par essence des choix posés par des hommes. Il en est ensuite la cible car l'ennemi a la même réflexion de son côté : comment faire plier la volonté de l'adversaire. Acteur et cible, l'homme est donc tel Janus, bicéphale, le combat est un affrontement de deux volontés. Il repose essentiellement sur les forces morales de chacune des parties.

Alpha et Omega de tout engagement militaire, l'homme est l'unique clé de compréhension. C'est lui qui décide du niveau de violence qu'il veut engager et du moment où il veut s'arrêter. « *Les véritables sources de la guerre jaillissent au plus profond de notre poitrine, et toutes les atrocités dont le monde est périodiquement submergé ne sont qu'un miroir de l'âme humaine, dévoilée dans l'événement.* »³. La responsabilité de la guerre en général ou de l'acte de combat en particulier, incombe à l'homme seul. La guerre va amplifier, exacerber chacun des ressorts de son âme, chacune de ses forces et de ses faiblesses. Cela est fonction de son caractère, de sa force morale. Certains esprits faibles se laissent influencer par les décisions d'autres, ils sont les figurants, condamnés au second rôle. D'autres, à l'esprit plus fort se révéleront car la guerre crée des conditions extraordinaires qui permettent l'émergence de forces insoupçonnées en temps de paix. Quoi qu'il en soit, la guerre est un révélateur et un catalyseur de l'action de l'homme. « *Il se trouve écartelé entre l'instinct de vie et l'instinct de mort, pulsions qui peuvent conduire au meurtre le plus abject ou à l'esprit de sacrifice* » dit Philippe Masson dans *l'homme en guerre*. Les réactions suscitées par la guerre ou le combat sont donc exacerbées par les circonstances, elles s'approchent de facto davantage des extrêmes. En revanche, le rôle que chacun endosse n'est pas constant. Le héros d'un jour, aura peut-être d'autres réactions lors d'une autre phase et ne sera pas forcément à la hauteur de l'événement.

Ainsi l'homme est la clé de voute de la compréhension des mécanismes de la guerre. Ses forces morales le placent plus ou moins sur le devant de la scène, mais il peut changer de rôle en fonction des circonstances. Il n'agit que dans le but d'avoir une influence sur d'autres

³ Ernst Jünger, *La guerre comme expérience intérieure*,

hommes qui sont ses adversaires ou ennemis ou pour éviter que ces derniers n'en aient une sur lui.

Depuis la seconde guerre mondiale nous sommes entrés dans les guerres expéditionnaires, portant le fer loin de la métropole vers une « défense de l'avant ». Ces guerres sont effectuées avec davantage de technologie, repoussant encore nos « contacts » avec la « cible ». Nos forces sont aujourd'hui d'abord mécaniques. Néanmoins, nous nous intéressons de plus en plus aux opérations d'influence, ayant compris qu'une action, autre que la manœuvre, pouvait avoir un effet sur nos adversaires. La mode est à l'étude « sociale » de l'ennemi. Comment gagner les cœurs et les esprits, influencer sur les chefs, sur la population sont autant de leitmotiv que nous retrouvons dans tous les concepts d'opération moderne. Certes, certains objectifs militaires sont physiques : gain territorial, ressources énergétiques... mais ces gains ou pertes ne sont que des moyens pour toucher l'adversaire. Il peut être atteint directement ou indirectement, physiquement ou psychologiquement.

Or, alors que nous cherchons à atteindre l'homme-cible, il fait de même de son côté. La guerre ou le combat devient alors « une dialectique des volontés » comme le disait le général Beaufre.

L'affrontement guerrier est avant tout un affrontement de volontés avant d'être une confrontation mécanique. Ardant du Pic estime que la pression morale précédant l'engagement est déterminante. Il prend comme exemple la bataille de Cannes durant laquelle Hannibal et sa coalition de 36 000 hommes réduisit à néant les consuls romains et leurs 70 000 soldats. Ardant du Pic analyse cette victoire par le fait que la pression physique fut relative mais la pression morale si forte (volonté de tuer chacun de soldats adverses, explication à ses propres troupes qu'ils allaient se faire enfoncer ainsi que le phénomène d'enveloppement) que le combat bascula très vite et inéluctablement en la faveur d'Hannibal. Mais les combats antiques reposaient en grande partie sur l'issue d'une bataille décisive. Aujourd'hui, ces rencontres n'ont plus lieu, ou dans une moindre mesure. C'est pour cela que l'on parle de dialectique des volontés. La guerre est une succession d'actions et de réactions des deux camps. Les forces morales sont éprouvées sur le long terme et non l'espace d'une journée décisive.

L'homme est capable du pire comme du meilleur. *« La guerre comme toutes les actions humaines se compose de bien et de mal. Simplement, comme la force des peuples y culmine à son maximum d'intensité, les contrastes ressortent encore plus crûment qu'à l'ordinaire. (...) A l'endroit même où l'homme est parvenu au degré presque divin de l'accomplissement, celui*

où le dévouement désintéressé va jusqu'au sacrifice de la vie, il se trouve un autre homme pour fouiller avidement les poches de son cadavre à peine refroidi »⁴

1.2 La peur comme matrice

Si l'homme est au centre de la question de la guerre, c'est d'abord parce qu'il éprouve un « instinct de conservation (qui) commande l'homme absolument »⁵. Le sentiment dominant est la peur. Peur de perdre, d'être déshonoré, de mourir, de se tromper dans des décisions qui engagent des vies humaines ou la destinée d'une nation entière. La guerre étant par essence le dernier recours, il y a une notion d'absolu, de non-retour, de définitif dans chaque décision prise ou acte posé. A cela s'ajoute l'horreur engendrée par le recours à un conflit armé : mort à grande échelle, combats acharnés, souffrance et déchirements irrémédiables. Cette sédimentation de facteurs place l'acteur dans une situation inconfortable où il doit choisir entre plusieurs maux. La peur peut atteindre différents degrés en fonction du tempérament, des circonstances ou du rôle joué. L'acteur peut avoir peur de mourir ou de souffrir, peur pour les autres, peur de prendre une décision dramatique ou parfois tout cela en même temps.

L'homme a donc une réaction à cette peur car « *si forte que soit l'âme elle ne peut dompter le corps* »⁶. Les réactions sont à la fois actives et passives. Passives, d'abord, parce que les effets induits par la peur ne sont pas tous maîtrisables et sont fonction de multiples facteurs tels que la force de caractère, la force du groupe ou la croyance en la victoire, ce que nous verrons dans le chapitre suivant. Certaines personnes ne supporteront pas, malgré elles, la vision de la mort quand d'autres y seront insensibles. Certaines personnes vont manifester leur effroi immédiatement ou juste après l'horreur à laquelle ils auront été exposés. D'autres garderont enfoui cette peur de manière inconsciente durant plusieurs années avant que celle-ci ne réapparaisse et ne provoque un effondrement psychologique. C'est ce que nous appelons aujourd'hui le syndrome post-traumatique.

« Il existe deux réactions de survie : la stimulation et l'inhibition. Dans le premier cas l'organisme fait appel à toutes ses ressources pour faire face au danger ; dans le deuxième au contraire, la peur freine l'individu dans son approche du risque »⁷. Les deux réactions majeures à la peur sont le courage et l'effondrement. Contrairement à certaines idées reçues,

⁴ Ernst Junger, *Orages d'acier*, 1920, la Pléiade, p267

⁵ Ardant du Pic C. Col. *Etudes sur le combat, combat antique et combat moderne*, Economica, 2004, p122

⁶ *Ibid*, p35

⁷ Goya Michel, Col. *Sous le feu, réflexions sur le comportement au combat*, Cahier de la réflexion doctrinale, CDEF, p5

le courage et l'effondrement ne sont pas forcément proportionnels à la distance avec le danger. Ardant du Pic dit d'ailleurs que la débandade vient souvent de l'arrière, non pas du danger lui-même mais de l'idée que l'on s'en fait, de la rumeur. Jünger, quant à lui, définit le courage comme une révélation offerte par les circonstances extrêmes qu'offre le champ de bataille.

« *Ce jeu téméraire avec la vie et la mort semblait bien supérieur à tout ce que la vie proposait d'autre* »⁸.

Le courage est la réaction « noble » à la peur. Il résulte d'une volonté de la vaincre. Jünger y voit même la révélation de ce qui n'est pas possible en temps de paix. L'homme serait naturellement poussé au courage qui traduirait certaines valeurs ou ressources que le temps de paix ne permet pas d'exprimer. Néanmoins, il faut pondérer ce raisonnement par le fait que le courage « apparent » peut n'être que la traduction de la folie ou d'un ego surdimensionné. Celui qui monte à l'assaut sans crainte est-il vraiment courageux ou simplement inconscient ? On retrouve souvent dans la littérature guerrière, la mise en valeur du « panache », du sacrifice ultime, du don de soi : les saint-cyriens de 14 en pantalon garance, Bazeilles, Camerone et bien d'autres encore. Donner sa vie : soit, mais à condition que ce don soit utile pour une juste victoire ! On glorifie également les « as » ayant abattu un nombre incroyable d'ennemi. Tuer l'ennemi est-il la preuve suprême du courage ? Cela est moins vrai aujourd'hui où le courage sera probablement de discerner et de prendre en considération le prix de la vie humaine quel que soit l'adversaire.

Ainsi, le courage n'est pas si aisé à définir. La définition du colonel Goya de « stimulation » paraît donc plus appropriée pour définir la peur comme un stimulus poussant à l'action. Nous verrons plus loin que cette stimulation, propre à chacun et aussi noble soit-elle, doit être canalisée afin d'obtenir un effet d'ensemble et d'éviter les excès.

Mais même Jünger, chantre du courage au feu, connaît cette phase opposée qu'est la rupture « *mes nerfs m'abandonnèrent complètement. Sans ménagement pour rien ni personne, je me mis à courir comme un fou à travers tout* »⁹

On peut distinguer au moins deux stades d'inhibition : la figuration et la débandade. La figuration est le propre de la majorité des hommes au combat. La plupart des écrivains sur ce sujet admettent que la troupe est composée de figurants qui suivront une poignée de courageux. L'instinct de conservation prime chez la plupart, c'est un phénomène naturel. Cet

⁸ Ernst Jünger, *Feu et sang*, Christian Bourgeois, 1998, p177

⁹ Ernst Jünger, cité par Michel Goya, Col. *Sous le feu, réflexions sur le comportement au combat*, Cahier de la réflexion doctrinale, CDEF, p18

instinct peut revêtir plusieurs formes de la prostration face à une situation qui nous dépasse pouvant aller jusqu'à la trahison pour les plus faibles. Le second stade est la débandade. Cette conséquence ultime de la peur, inconsciente dans la mesure où elle ne peut mener qu'à la défaite est la négation totale des forces morales collectives. Elle vient généralement de l'arrière, augmentée par la rumeur, explique Ardant du Pic. La peur du danger, voire l'idée que l'on s'en fait, devient exponentielle.

Quoi qu'il en soit, faire combattre les hommes malgré eux n'est pas un exercice naturel. Le chapitre suivant montre que la lutte contre ce sentiment légitime est un des piliers de la force morale d'une troupe ou d'un groupe. L'exemple récent du procès faisant suite à l'assassinat du bandit ivoirien Firmin Mahé peut apporter quelques éléments de réponse. Le colonel Burgaud, chef de corps du 13 BCA y disait à propos de la réaction de ses hommes : *« Ils ont sans doute souffert d'un décrochage du sens moral, lié peut-être à une trop grande empathie avec la population et ne se sont pas rendus compte qu'ils franchissaient la ligne rouge. Cela découle d'une incapacité à affronter l'horreur des exactions, cela ne s'apprend pas dans les écoles, c'est le vécu qui permet d'encaisser ces choses et de prendre ses distances »*¹⁰. Même les soldats sont soumis à cette pression de l'horreur qui peut les pousser à poser des actes répréhensibles.

1.3 La victoire comme but

Finalement c'est d'abord une victoire sur soi que recherche l'acteur. Qu'il soit politique ou soldat au fond de sa tranchée. Il doit répondre à la question : « suis-je capable ? ». Cette question dépasse même parfois le but de l'action en lui-même. L'introspection de l'homme sur ces propres capacités est une constante. La confiance en soi, la connaissance de soi s'apprennent à l'entraînement et à l'accoutumance à ce genre de situation. On ne naît pas héros ou courageux, faible ou traître, on le devient. Mais la victoire sur soi ne se fait pas ex nihilo. Elle est le résultat de la conjonction de la force de caractère de l'individu avec ses motivations et son environnement. Cette victoire sur soi se fait par sédimentation de petites victoires sur le peur qui amène à l'expérience. Ce que le colonel Goya appelle « accoutumance et adaptation » des vétérans qui s'oppose aux bleus qui n'ont pas encore effectué « le dépucelage de l'horreur » dont parle Céline.

Cette victoire sur soi fait germer la confiance qui va permettre la victoire sur l'autre. C'est là l'unique but du combat. L'autre devra être vaincu ou du moins se retrouver dans une

¹⁰ Colonel Burgaud à son procès dans l'affaire Mahé, cité dans Le figaro du 04 décembre 2012.

position si inconfortable qu'il devra demander grâce. Ce domaine est plus difficilement définissable car si la victoire sur soi est une affaire plutôt personnelle, la victoire sur l'autre est plus globale. C'est une victoire sur l'autre en général ; sur la troupe qui me fait face, sur le gouvernement d'un pays hostile. Chaque soldat est un élément d'un tout qui doit dominer le tout qui lui fait face. Comme nous le verrons plus loin, c'est là la phase ultime du combat. La force morale du groupe est supérieure à la somme des forces morales individuelles ; c'est ce qui doit permettre de « tenir un quart d'heure de plus que son adversaire ».

La victoire n'est possible que si elle associée à un but. Il n'y a pas de victoire en soi. Ce but peut être défini à plusieurs niveaux, individuel, collectif et national ou de coalition. Historiquement la victoire s'apparentait à la défaite matérielle et humaine de l'ennemi. Chacun pouvait donc décliner ce but à son niveau : le soldat devait tuer son adversaire, l'armée défaire la manœuvre ennemie et la nation survivre face à la « barbarie ». Aujourd'hui le niveau politique définit de moins en moins les buts de guerre, ce qui rend la victoire impossible. Deux exemples peuvent illustrer cela. Le premier est la guerre contre le terrorisme. Le terrorisme est un mode d'action mais ne désigne personne, la victoire est impossible. Ensuite, au Levant, le principal but fixé par le gouvernement français est de bombarder suffisamment pour apparaître comme deuxième contributeur de la coalition Il n'y a pas réellement d'effet désiré s'opposant à une stratégie adverse ; ici encore la victoire est impossible. Or c'est le but ultime de la guerre qui doit être décliné pour obtenir les buts secondaires qui rendront les victoires individuelles et collectives possibles. Ainsi cet élément majeur de la constitution des forces morales n'est plus suffisamment défini. C'est à chacun, en commençant par l'Etat-Major des armées, d'interpréter ce que pourrait être la volonté du gouvernement pour se créer ses propres victoires. C'est un processus doublement dangereux car il repose à la fois sur la subjectivité des acteurs et il transforme la guerre en une succession d'actes techniques n'ayant pas de but supérieur. Priver le soldat de victoire c'est ramollir ses convictions et donc son efficacité au combat.

PARTIE 2 : Les effets pondérateurs

2.1/ Des cercles de confiance à la solidarité et la motivation

L'homme est au centre d'organisations ou de perceptions plus ou moins structurées que le colonel Goya qualifie de cercles de confiance. L'existence et la solidité de chacun de ces cercles constituent le socle des forces morales de l'individu.

Le soldat doit d'abord avoir confiance en lui, être sûr de son équipement, de sa protection mais aussi convaincu de sa possibilité d'agir (Cercle 1). Ensuite, ce soldat appartient à un groupe « physique », celui qui l'entoure au combat, au sein duquel il va puiser sa force par la peur de ne pas décevoir. Ce groupe va lui imposer une obligation morale envers les autres membres. C'est d'ailleurs souvent le facteur principal de cohésion qui fait la solidité de nos armées (cercle 2). Juste au-dessus, on y trouve l'esprit de corps, qui rassemble les soldats dans une société immatérielle (on n'y connaît pas tout le monde personnellement) au sein de laquelle les soldats partagent des valeurs et des normes communes (cercle 3). L'espoir de la victoire est le cercle suivant. Le soldat ne se bat pas par principe mais pour obtenir quelque chose de perceptible. Si cette victoire est inatteignable, ses forces morales s'amenuisent (Cercle 4). Enfin, le colonel Goya place la valeur de la cause pour laquelle on se bat comme dernier cercle. Plus le soldat l'estime, plus il pourra se sacrifier pour celle-ci (Cercle 5).

La solidarité, résultant des 3 premiers cercles, est un pondérateur à double sens. Elle évite l'effondrement par peur de décevoir le groupe et elle évite la folie meurtrière par la pondération des passions. Elle rend à l'homme son caractère social en lui interdisant de devenir une bête.

La motivation résulte quant à elle des deux derniers cercles. Elle apparaît d'abord comme le fruit de la justification politique permettant l'engagement de ses soldats. Mais elle est bien plus profonde que cela et repose sur l'intime conviction de ce dernier de la justesse de son action. Car cette justesse peut ne pas reposer uniquement sur l'acte politique qui est posé. Il pourra y trouver une justification personnelle, religieuse, anthropologique ou autre. Cette part est difficile à évaluer car elle n'appartient qu'à l'acteur qui peut ne pas la manifester ouvertement.

2.2/ Le commandement et la discipline

Ces cercles de confiance sont le premier niveau pondérateur des effets néfastes de la peur. Au niveau supérieur, nous trouvons le commandement et la discipline qu'Ardant du Pic définit comme les derniers remparts. La question qui doit être résolue pourrait être la suivante : comment obliger un homme à tuer tout en l'obligeant à respecter certaines règles ? L'organisation de l'armée est le dernier rempart à la faiblesse ou à la folie de l'homme. Il explique cela par l'exemple des armées romaines face aux barbares. Pourquoi les turcs ou les mongols qui ne craignent pas la mort sont vaincus par les armées romaines ? Parce que ces dernières sont organisées et l'organisation repose sur le commandement et la discipline. « *Seule la discipline peut dominer la peur* » nous dit-il. Il la qualifie de solidarité imposée soumise à trois lois : le devoir de s'y soumettre, le droit de l'imposer et l'impossibilité de s'y soustraire. Pour faire appliquer ces lois strictement, il n'y a que le commandement dans la mesure où le chef a une confiance absolue dans son droit à commander et qu'il possède la plénitude du commandement.

Ainsi, appuyé sur ces cercles de confiances et guidé par la discipline et le commandement, le soldat possède quelques garde-fous pour ne pas succomber à la peur. Cela fixe le cadre dans lequel il doit évoluer, comme les barrières de sécurité qui empêcheraient une sortie de route. Il faut désormais le faire avancer.

2.3/ La succession de tâches

Comme nous l'avons vu plus haut, le soldat se bat parce qu'il croit une victoire possible. Or, l'objectif politique, « l'état final recherché » comme l'on dit pompeusement, est souvent bien loin des considérations de la troupe elle-même. Plus le combat est violent, plus la motivation doit être grande et les objectifs atteignables. Alors, il faut fractionner le combat ou la guerre en une succession d'actes ou de phases identifiables et acceptables pour le combattant. La victoire finale devient possible dans la mesure où chacun des acteurs se concentre sur ses propres victoires dont la somme permet la victoire globale. Mais il y a un corolaire dangereux à ce processus : la déresponsabilisation du combattant. Le cas d'Eichmann, étudié par Hannah Arendt¹¹ est emblématique. Cet homme, en charge de la déportation vers les camps de concentration, affirme n'avoir qu'obéi aux ordres sans idée du

¹¹ Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, 1963.

but ultime avoir suivi des consignes et cesser de réfléchir. Il en est de même pour chaque soldat.

1.4 / La nation et son ciment

« *L'armée française, c'est l'expression la plus achevée de la continuité de la nation française dans l'Histoire* » disait le président Sarkozy 19 juillet 2011, tentant de justifier la mort de 7 soldats français morts en Afghanistan. Le lien entre l'armée et la nation française est à la fois faible et volatile contrairement aux apparences.

A l'heure de l'inflation normative, le soldat pourrait initialement se sentir protégé et soutenu dans la mesure où, juridiquement, la France lui offre certaines garanties notamment depuis l'affaire d'Uzbeen en 2008. Il ne peut, par exemple, être attaqué pénalement par des familles de victimes pour des responsabilités tenues en opérations extérieures, seul le procureur de Paris en a la capacité. Mais, les principes militaires et judiciaires sont antagonistes. Le principe militaire est fondé sur la prise de risque quand le judiciaire repose sur l'étude *ex post* de l'imprudence. Quelles que soient les dispositions du juge, il pèsera toujours un risque sur les épaules des décideurs militaires qui, par conséquent, se sentent moins portés par la nation, ici d'un point de vue judiciaire.

Ensuite, la nation est sentimentale. Son soutien à son armée est donc volatile. Un sondage IFOP de 2013 indique que 91% des français ont tout à fait confiance dans leur armée. Or, en 2008, suite à l'embuscade d'Uzbeen qui fit 10 morts, selon le même institut de sondage, 72% des français étaient pour le retrait des troupes d'Afghanistan. On voit ici que le lien entre armée et nation est bon, mais qu'il y a négation de sa spécificité. La nation voit dans son armée un symbole de puissance et un garant de la paix : c'est à ce titre qu'elle l'apprécie. Elle n'arrive plus, en revanche, à accepter que la mort de l'un des siens survienne sans autre raison que la guerre induit ce risque. Elle rêve de campagne comme en Libye : projection de puissance et zéro mort. La guerre est niée, la mort n'est plus dans le contrat entre la nation et son armée. Le lien armée-nation ne serait-il pas qu'un lien armée-soldat ?

A la négation de la guerre s'ajoute le fait que le socle commun qui unit la nation, la république et la démocratie, n'est pas aussi solide qu'il n'y paraît. Le primat de l'individu et la reconnaissance des communautarismes, c'est-à-dire le droit d'exister en tant que membre d'une communauté différente de l'ensemble, fissurent la nation et chaque faille est exploitable par l'adversaire. L'armée est l'émanation de la nation et non le bras armé d'un gouvernement. Donc moins la nation est solidaire et unie derrière certaines valeurs, moins l'armée est

légitime au regard de certains. Si la nation n'est plus que la juxtaposition de communautés ou d'individus et non un « plébiscite de tous les jours », alors l'armée n'est plus légitime.

Ensuite, l'engagement des armées se fait de plus en plus en coalition pour atteindre des objectifs supranationaux qui par définition ne concernent la nation que de plus loin. Moins les objectifs sont directement associés à la protection de la nation ou de ses intérêts vitaux, moins le soutien national paraît évident. La riposte éventuelle d'un ennemi contre la nation peut paraître alors insupportable puisqu'elle ne s'était pas sentie concernée par les objectifs initiaux.

Ainsi, le soutien apparent de la nation française ne peut être considéré comme une source fiable des forces morales du soldat et de l'armée. La nation étant un équilibre fragile, l'armée ne peut en tirer sa force, ou alors de manière conjoncturelle en s'appuyant sur une communication puissante qui générerait l'adhésion de l'ensemble.

3.2/ Le soldat et sa spécificité

Si le soldat français ne peut que faiblement se reposer sur la nation, sur quoi peut-il asseoir ses forces morales ?

Le soldat français est bien formé, bien entraîné et capable d'affronter à peu près toute sorte d'adversaire. Il dispose d'une protection juridique solide, de la possibilité d'être rapatrié ou soigné en France en moins de 24h depuis n'importe quel point du globe. On imagine que le soldat de la 5^{ème} armée du monde possède les forces morales nécessaires pour « *assurer par la force des armes, la défense de la patrie et les intérêts supérieurs de la Nation* »¹². Mais, même si ces conditions sont déjà gage de forces morales, les choses ne sont pas aussi simples. On peut identifier plusieurs faiblesses dans son emploi.

Le premier postulat de la démocratie est le primat de l'individu sur l'ensemble ce qui induit généralement une doctrine « 0 mort ». Ce phénomène est renforcé par le fait que l'armée française est dimensionnée selon le principe de « juste suffisance », qui renforce le caractère unique du soldat. La perte de l'un d'entre eux fait passer la juste suffisance à l'insuffisance. On peut rajouter que l'armée française « homo centrée » est laïque. Puisque l'homme est tout et qu'il n'a pas de dieu, la mort est la défaite absolue. Le soldat est donc si précieux qu'on ne peut le perdre. La mort est tragique mais « le militaire est l'incarnation du tragique » dit le général Georgelin. C'est par exemple ce qui nous oppose à des soldats

¹² Article 1 de la Loi n° 2005-270 du 24 mars 2005 portant statut général des militaires.

d'armées confessionnelles comme DAESH, pour qui la victoire est inéluctable là-haut ou ici-bas.

Ensuite, le soldat français vit dans un pays riche, il dispose du confort et d'une technologie moderne. Cette dernière permet de compenser la faiblesse morale puisqu'elle repousse l'ennemi et protège le soldat (protection balistique, brouillage, missiles très longue portée...). Le confort quant à lui est à opposer à la rusticité ou à l'aguerrissement, il ramollit les forces morales de l'individu. Ainsi, si la technologie venait à faire défaut ou à être contournée, nos soldats seraient-ils si forts ? Seule l'épreuve des faits pourrait apporter quelques éléments de réponse.

C'est donc au plus profond de lui-même que le soldat français viendrait puiser la majeure partie de ses forces morales. Ces dernières reposent sur deux sources majeures : l'idée qu'il se fait de la valeur son engagement et son entraînement. Le premier point se construit tout au long de sa vie. D'abord sur les bancs de l'école sur lesquels il devrait apprendre quelles sont les valeurs de la France et quelle place elle occupe sur la scène internationale. Il y comprendrait l'essence même des missions qui sont confiées à ses soldats. Pour cela, il faudrait que soit enseigné ce qui fit et continue de faire la grandeur de la France plutôt que l'autocritique des erreurs du passé ou le dogme de la repentance. En parallèle, le soldat doit être sûr de sa force. Seul l'entraînement, difficile, intensif, poussé au plus près de la dure réalité du combat peut le permettre. Cet entraînement doit être accompagné d'une accoutumance à la réalité de la mort, en effectuant par exemple de stages dans les hôpitaux ou les morgues. Peut-être cela permettrait-il de diminuer les symptômes post-traumatiques, devenus la blessure la plus commune en opération.

Ainsi, le soldat français est fort d'abord parce qu'il est soutenu matériellement par le gouvernement et dispose d'une technologie dépassant souvent celle de ses adversaires. C'est déjà extrêmement précieux. Mais s'il ne possède pas l'intime conviction du bienfondé de son action, qu'il n'est pas entraîné durement à dominer sa peur de la mort et qu'il est employé comme une ressource irremplaçable, alors l'équilibre est extrêmement fragile car il repose sur quelque chose de matériel alors que les forces morale sont par essence immatérielles..

3.3/ L'armée et sa structure

Si les forces morales ne peuvent être puisées au sein d'une nation peu fiable, c'est probablement de la structure même de l'armée, de la puissance de son commandement et de la discipline qui en découle que peut se forger la solidité de l'ensemble. Le système de

commandement de l'armée française est unanimement reconnu chez ses alliés comme un modèle du genre. Néanmoins, les récentes orientations semblent aller à l'encontre de ce que préconise Ardant du Pic.

Tout d'abord, en temps de paix, la tendance lourde est à la dilution des responsabilités. Le pouvoir est retiré aux commandeurs au profit d'experts, d'hommes politiques ou de « responsables métier ». Ainsi les chefs de corps n'ont plus la plénitude du commandement. Des pans entiers de leurs responsabilités ont été cédés au GSBDD¹³ afin de les recentrer sur le cœur de métier et de laisser les tâches périphériques à des techniciens. Mais le cœur de métier d'un chef est bien de commander avec tous les attributs du pouvoir. S'il ne les possède pas, il n'est qu'un directeur ou un manager. Le CEMA lui-même a perdu depuis 2013 ses prérogatives en matière de relations internationales au profit du DGRIS ou de RH au profit du ministère. Demain, peut-être, devra-t-il confier son budget à des « experts » !

Le second point faible est la dimension et la spécificité de l'armée française. La difficulté pour une armée en paix est de garder son volume et sa spécificité. Le volume doit être important pour faire face à tout un spectre de menaces. Un pays qui n'a pas connu la guerre sur son sol depuis 70 ans a tendance à « économiser » dans le domaine de la défense pensant que la guerre est morte. Outre la réduction drastique du volume, cela se fait en « civilianisant » son Etat-major à la fois en remplaçant des militaires par civils mais aussi en niant la spécificité du commandement (en créant par exemple des APNM)¹⁴.

La troisième faiblesse est, quant à elle, interne. On pourrait la qualifier de : syndrome du GI (Government Issue)¹⁵. Sous enveloppe nécessairement contrainte, chaque chef militaire désire disposer d'un maximum de fonctions opérationnelles en opération extérieure. Il constitue donc un GTIA : juxtaposition de fonctions techniquement fongibles mais humainement étrangères. Un soldat peut donc servir sous les ordres de n'importe quel chef. Faire cela c'est omettre les conseils du colonel Goya : « *aligner des hommes ensemble ne suffit pas, il faut les coudre ensemble* »¹⁶ car un soldat ne meurt pas pour le pouvoir politique mais pour son ami, son binôme, son lieutenant et peut-être son colonel. Le soldat est aujourd'hui considéré comme un système d'armes que l'on peut changer et réparer.

¹³ GSBDD : Groupement de soutien des bases de défense.

¹⁴ **APNM** : Association professionnelle nationale de militaires. Associations imposées à la France par la CEDH afin de « préserver et promouvoir les intérêts des militaires en ce qui concerne la condition militaire ».

¹⁵ Terme désignant les soldats américains depuis la seconde guerre mondiale. Par extension, il peut désigner le soldat sans nom, interchangeable, fourni à la chaîne dont la ressource est inépuisable.

¹⁶ Goya Michel, Col. *Sous le feu, réflexions sur le comportement au combat*, Cahier de la réflexion doctrinale, CDEF Sous le feu p 25

Ainsi, la pression politique retire aux chefs militaires la plénitude du commandement et l'armée ne permet pas au chef de commander « ses » hommes mais « des » hommes. Un chef de corps en garnison devient donc le gestionnaire d'un vivier de soldats qu'il se doit de qualifier et d'entraîner avec l'appui de techniciens et d'une administration qui ne lui appartiennent plus. Ensuite, s'il est projeté en opération, il se verra confier d'autres hommes dont il fera la connaissance peu de temps avant de partir. L'officier devient une machine à commander n'importe qui et le soldat une machine à exécuter n'importe quoi. Il faut recréer un lien humain entre les deux. Il faut accepter d'être technologiquement un peu moins complet pour être moralement plus fort, de dépenser quelques milliers d'euros en plus afin de projeter des unités constituées et non des micro-détachements d'experts. Une troupe hétérogène est peut-être capable de réaliser une succession de tâches (bombardement, guidage...) mais lorsque revient la peur de la mort, la réalité du combat, seule une troupe homogène « cousue ensemble » dont les chefs ont la plénitude du commandement est capable de surmonter l'épreuve. Il en est de même au plus haut niveau, la guerre et le combat sont des choses bien trop graves pour être confiées à des gens qui n'ont pas la plénitude du commandement. Surtout, il faut des chefs responsables, assumant la plénitude de leurs responsabilités. Il ne faut pas attendre le prochain engagement dramatique pour changer de cap.

CONCLUSION

La sociologie du combat de Charles Ardant du Pic à Michel Goya enseigne que l'homme « instrument premier du combat » a besoin de forces morales pour surmonter la peur induite naturellement par l'horreur de la guerre. Ces forces morales s'appuient non seulement sur l'homme lui-même tel qu'il s'est construit mais également sur ce qui l'entoure, l'armée et la nation. L'homme est faible et dominé par la peur. Il faut donc établir autour de lui des cercles de confiances, des structures et des idéaux sur lesquels il doit pouvoir s'appuyer pour ne pas flancher.

Or, en temps de paix relative, quand la guerre, jamais nommée, se déroule loin de la nation, la tendance est à la négation de tout ce sur quoi reposent les forces morales. C'est d'abord la négation de la guerre elle-même que la nation développe. Mais quand elle ressurgit au hasard de la mort d'un soldat, elle n'est plus admise. C'est ensuite la négation de la spécificité militaire qui autorise la démilitarisation de la défense au profit d'experts ou de civils, n'admettant pas forcément qu'un chef militaire puisse jouir du commandement nécessaire à emmener des hommes aux confins de l'horreur. C'est enfin la négation de la puissance nécessaire du lien qui doit unir le soldat à son chef, à son armée et à la nation. L'homme est à la fois tout, puisqu'il ne peut mourir, et rien car il est interchangeable.

Ainsi, à l'heure où l'on déclare la guerre au terrorisme, c'est-à-dire à personne, peut-être faudrait-il simplement admettre le fait que la guerre existe. Si la guerre existe, alors la mort au combat existe également et il convient de s'y préparer. S'y préparer c'est admettre qu'un soldat puisse mourir autrement que par accident ou par faute de son chef. C'est rendre la plénitude du commandement aux chefs militaires et structurer une armée conséquente apte à remplir des objectifs plébiscités par la nation.

« Les citadelles de l'esprit restent debout plus longtemps que les murailles de pierre... »¹⁷

¹⁷ Hélie de Saint Marc, *Les sentinelles du soir*, éditions les Arènes, 1999

Bibliographie

- Ardant du Pic C. Col. *Etudes sur le combat, combat antique et combat moderne*, Economica, 2004
- Ernst Jünger, *La guerre comme expérience intérieure*,
- Ernst Jünger, *Orages d'acier*, 1920, la Pléiade
- Goya Michel, Col. *Sous le feu, réflexions sur le comportement au combat*, Cahier de la réflexion doctrinale, CDEF
- Farley Mowat, Mc Clelland and Stewart, *And no birds sang*, Douglas and Mc Intyre, 2012
- Franc Cass, *Hero or coward: pressures facing the soldier in battle*, 1985
- John Dollard, *Fear in battle*, Institute of human relations, Yale university, 1943
- Jean-Jaques Frésart, *Origines du comportement dans la guerre*, Révision de la littérature, CICR, 2004
- Irène Herrmann et Daniel Palmieri, *Les nouveaux conflits, une modernité archaïque ?*, CICR, 2003

Liens

- Horn Bernd. Col, *Le monstre vu de près, la peur et le courage au combat* ;
<http://www.journal.forces.gc.ca/vo5/no2/leadersh-directio-fra.asp>

-